

HENRI DUTILLEUX

De Pierre Gervasoni

«[...] Ce à quoi j'aspire profondément, c'est, à travers la musique, à me rapprocher d'un mystère, à rejoindre les régions inaccessibles.»

Henri Dutilleux

Mille six-cents pages pour le roman de la vie d'un génie de la musique, à la fois compositeur indépendant tout en étant très impliqué dans le monde musical et artistique, aussi épris de tradition que novateur, aussi discret que mondain. Un ROMAN : plus de cinq ans de travail d'archives, [ainsi que des conversations avec Dutilleux (1916-2013)] auraient pu donner simplement lieu à un ouvrage de référence pour musicographes, alors qu'il se lit comme tel, tout en livrant un panorama détaillé de la vie musicale en France (et bien souvent à l'étranger) durant toute cette période.

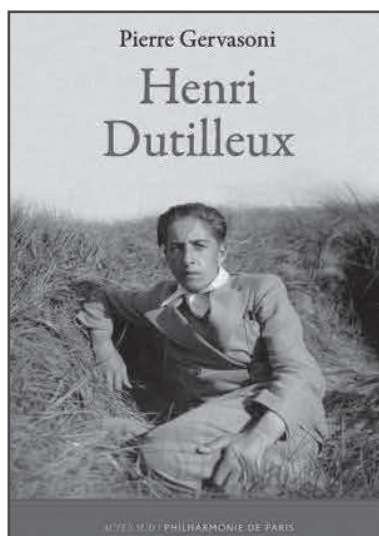
Ouvrage étonnant de la part d'un commentateur plutôt versé dans la musique contemporaine «pure et dure», édité qui plus est en collaboration avec la Philharmonie de Paris de Laurent Bayle, boulézien connu.

Ouvrage qui sort à point nommé pour l'année du centenaire de la naissance du compositeur. Les controverses subsistent encore en France -et seulement en France- à propos de l'influence de «l'école de Darmstadt» sur l'évolution de la musique à partir de la Deuxième Guerre

mondiale et plus spécifiquement de celle de Pierre Boulez, décédé en janvier dernier, compte-tenu de la position de ce dernier dans «l'establishment» musical français et des institutions qu'il a créées et que certains jalourent : IRCAM, Ensemble intercontemporain. Pourtant les positions esthétiques n'étaient pas si tranchées il y a déjà cinquante ans : Extrait caractéristique d'une lettre de Dutilleux de 1966 adressée à Henri-

Claude Fantapié : *«[...] Boulez [...] assistait à la première de [mes] «Métaboles» voici un an et il s'était montré très favorable, tout comme Messiaen plus récemment, à Besançon, preuve que les musiciens ne sont pas si divisés que les journalistes s'ingénient à le faire croire.»*

La première enfance de Dutilleux, pendant



la Première Guerre mondiale est habilement évoquée en seulement dix pages. On découvre qu'il fut ensuite percussionniste, chef d'orchestre (ouverture du «Freischütz»), ou dirigea du Hanz Pfitzner comme chef de chant auxiliaire à l'Opéra. On apprendra l'influence qu'eurent sur sa carrière Victor Gallois (Prix de Rome en 1905, où Ravel échoua), Henri Büsser (Prix de Rome 1893, plus connu pour ses orchestrations de Debussy que pour ses propres compositions), le baryton suisse Charles Panzéra, qui chantera ses premières mélodies, ou Jacques Ibert (1890-1962), longtemps directeur de la Villa Médicis. Il nouera une relation forte avec le chef d'orchestre Roger Désormière (qui dirigeait aussi bien Poulenc, que Dutilleux ou Boulez), mais il sera défendu aussi par de très nombreux chefs français, dont Jean Martinon, avant les célèbres Charles Münch, George Szell, Lorin Maazel, Mstislav Rostropovitch, Seiji Ozawa ou Simon Rattle, etc.

On sait le grand écart entre ses œuvres de jeunesse et celles de la maturité (par exemple des pièces pour piano «Au gré des ondes» (1946), piécettes façon Poulenc, aux «Trois strophes» (1976-1982) pour violoncelle -le violoncelliste Paul Tortelier, un de ses premiers défenseurs, déclarera ne rien comprendre à cette partition...)-. Les commentateurs notaient les influences de Maurice Ravel, Paul Dukas ou Florent Schmitt sur ses premières œuvres (Tony Aubin : «*On lui a reproché parfois de saluer Paul Dukas et Florent Schmitt. Il y a des gens qui ont toujours le chapeau vissé sur l'oreille*»). Son troisième «Sonnet sur un poème de Jean Cassou» sera son premier essai sériel. Si ses œuvres de jeunesse témoignent avant tout d'un solide métier, certaines sont

d'authentiques chefs-d'œuvre, tel son ballet «Le loup» (1953), c'est à partir de sa deuxième symphonie «Le double» (1959) que son langage deviendra plus personnel, sa syntaxe sophistiquée, ses œuvres de plus en plus oniriques, parfois inspirées par d'autres arts (Baudelaire, Van Gogh...).

On suit donc chronologiquement la vie de Dutilleux, des années de Conservatoire à son Prix de Rome (à la troisième tentative -difficile d'imaginer maintenant une journée de commémorations officielles dans la ville de son enfance -Douai- pour cette occasion !), ses années passées au défunt service des illustrations musicales à la Radio, son engagement politique et syndical (sa défense des orchestres régionaux, de son service d'illustration sonore et jusqu'à celui de la musique légère), le retentissement de la création de sa première symphonie (1951) et les succès qui suivront. On découvrira ses passions pour la pêche, la photographie, les films, la chanson (il préférera aller écouter Georges Moustaki plutôt qu'une coproduction IRCAM / Orchestre de Paris dans Heinz Holliger, Luciano Berio et Pierre Boulez...), le ballet, la conduite automobile, les voyages (souvent avec son épouse, la pianiste Geneviève Joy, ou encore en compagnie d'André Jolivet), l'enseignement (il ne pourra vivre de sa seule musique qu'à un âge très avancé), les multiples jurys et... le whisky. Il fit montre de bienveillance pour ses collègues de l'époque, de Jean Françaix à Pierre Boulez en passant par Edison Denisov, André Jolivet, Betsy Jolas, Gaston Litaize, Marcel Mihalovici, Maurice Ohana, etc., autant que pour les plus jeunes (Régis Campo, Jean-Louis Florentz, Philippe Hersant, Franck Krawczyk, Éric Tanguy...) et pour ses nombreux inter-

MUSIQUE

prêtes (Charles Panzéra, donc, les violonistes Devy Erlih et Pascal Amoyal, Mstislav Rostropovitch en tant que violoncelliste, ou plus récemment les chanteuses Renée Fleming, Barbara Hannigan, Dawn Upshaw ou encore la violoncelliste Emmanuelle Bertrand, parmi de nombreux autres).

C'est finalement le portrait d'un personnage assez complexe qui apparaît tout au long de cette somme : homme de gauche, mais fan de Grâce de Monaco ; critiquant la soif de pouvoir d'un Boulez, mais croulant sous les honneurs (et jamais inutilement polémiste et ouvert à tous les courants musicaux. La fille d'André Jolivet, Christine, me confiait récemment que son père et Dutilleux absorbaient toutes les nouveautés musicales qu'ils pouvaient). Tous les artistes ou compositeurs que je côtoie et qui l'ont connu parlent de lui avec tant d'empathie ! Et quand on finit de lire la dernière page, après toutes ces heures passées à lire cet imposant roman, on ressent comme un vide, vite comblé par la réécoute des œuvres.

Pour finir, un souhait : qu'un ouvrage de cette qualité nous narre la vie de celui qui lui avait passé en vain une commande pour l'Ensemble inter contemporain...

THIERRY VAGNE

HENRI DUTILLEUX de Pierre Gervasoni, Actes Sud/Philharmonie de Paris, 1760 p. 49,00 €.

Discographie :

Mises à part quelques musiques pour la radio ou le théâtre, la quasi-totalité de l'œuvre de Dutilleux (assez peu d'œuvres en fait, tant l'homme était perfectionniste) est désormais disponible sur CD.

Parmi les œuvres les plus directement accessibles :

- «*Le loup*», ballet pour orchestre sur un argument de Jean Anouilh et Georges Neveux (1953)
- «*Les symphonies 1*» (1951) & «*2*» (1959)
- «*Métaboles*» pour orchestre (1965)
- «*Tout un monde lointain*» pour violoncelle et orchestre (1975)

Ces œuvres peuvent être retrouvées par exemple dans un excellent coffret EMI dédié aux œuvres orchestrales.

Pour approfondir :

- «*Sonate pour piano*» (1948)
- «*Ainsi la nuit*», pour quatuor à cordes (1977)
- «*Timbres, espace, mouvement*» ou «*La nuit étoilée*» pour orchestre (1978)
- «*Trois Strophes sur le nom de Sacher*» pour violoncelle solo (1976-1982)
- «*Concerto pour violon*» ou «*L'Arbre des songes*» (1985), etc.